

io n°27

Numéro 27 / KUNSTENFESTIVALDESARTS
Quesne – Izeddiou – Vanhee – Jisun Kim – Sciarroni



*Peter Sellars & Reggie (Regg Roc) Gray
Taoufiq Izeddiou / Brett Bailey / Tania El Khoury
Eszter Salamon / Koen Augustijnen,
Rosalba Torres Guerrero & Hildegard De Vuyst
Aka Moon / Jérôme Bel / Lisbeth Gruwez
Mélanie Lomoff / Lemi Ponifasio / Radhouane El Meddeb
Ula Sickle, Popol Amisi, Daniela Bershan,
Jeannot Kumbonyeki Deba & Joel Makabi Tenda
Marlene Monteiro Freitas / Serge Kakudji & Alain Platel
Emio Greco & Pieter C. Scholten
Fabrizio Cassol & Rodriguez Vangama ...*

FEST
IVAL
DE

Danse
+ ARTS
MULTI-
PLES

festivaldemarseille.com

M
ARS
ELLE
24 JUIN
> 19
JUILLET
2016

MARSEILLE DÉPARTEMENT BOUCHES DU RHÔNE VOLT 88.8 nova E laMarseillaise LaProvence VINTO BALL ROOM DANSEMENT Mouvement

ÉDITO

« MAIS DANS LES LIEUX DU PÉRIL CROÎT AUSSI CE QUI SAUVE »

C'est Hölderlin, star des plateaux du moment, qui ouvre cette 21^e édition du Kunstenfestivaldesarts et qui pollinise Bruxelles d'objets scéniques surprenants. Christophe Slagmuylder, le programmateur des festivités, donne le ton ; pendant trois semaines régneront ici les formes expérimentales et les nouveaux langages.

Des noms connus certes, mais l'excitante pulsation vient surtout des découvertes ; ces créateurs que personne n'attend et qui offrent aux spectateurs (parfois) blasés une bouffée de fraîcheur, une claque qui réveille. S'asseoir dans une salle et se laisser surprendre, ne pas avoir d'attente, prêt à accueillir. Prendre le risque de l'inconnu est une audace salutaire qui manque (souvent) aux programmeurs et aux spectateurs de scènes publiques françaises. L'ambition de faire émerger une génération de créateurs est au travail plus que nulle part ailleurs. Festival défricheur donc ; certains artistes présentés pour leur première création à Bruxelles seront dans quelques saisons à l'affiche partout.

Et puis il y a les autres ; les ratés, les WTF, les lunaires et les fausses prises de tête, ceux qui nourriront les dîners mondains en anecdotes et les mémoires de fous rire et d'ennuis intersidéraux. Risquer et assumer l'échec est la plus belle déclaration d'amour aux artistes et aux spectateurs. Les naufrages font la gloire des marins valeureux, les spectacles inaboutis le sel de ceux qui changent la vie.

Voilà la raison fondamentale de notre venue en Belgique et du choix de publier deux numéros dédiés à ce foisonnant laboratoire artistique, distribués à la fois à Bruxelles et à Paris, avec quelques clins d'oeil néerlandais. Ils sont notre manière d'inciter un public en mal de neuf et de frais à franchir les frontières. Amis debout ou installés sur des chaises longues, bière à la main et hyperformalisme performatif en tête, venez goûter la joie d'être bousculés.

La rédaction

Prochain numéro d'I/O consacré au Kunstenfestivaldesarts à paraître le 20 mai.

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

QUESNE / LA NUIT DES TAUPES

REGARDS PAGES 6-7

IZEDDIU / EN ALERTE
VANHEE / OBLIVION
JISUN KIM / CLIMAX OF THE NEXT SCENE
SCIARRONI / AURORA

EN BREF / BELGIQUE PAGE 8

TRIBUNE PAGE 10

LA SCÈNE EST-ELLE SOLUBLE DANS LE VIRTUEL ?

EN BREF / PARIS PAGE 11



Réservez vos billets
en magasin
ou sur fnac.com



> Avec l'appli **BILLETTERIE**,
votre mobile devient
votre billet



> Réservez et imprimez
vos billets à domicile
même le dimanche !

CORPS CAVERNEUX
— par Pierre Fort —

« Nous cherchons notre passage / Dans le ciel où rien ne luit ». La nouvelle pièce de Philippe Quesne nous fait basculer de l'autre côté de la vie. Bienvenue au Royaume des Taupes !

C'est l'imaginaire des bas-fonds et des entrailles de la Terre : grottes basaltiques, concrétions pierreuses, excavations, galeries et boyaux souterrains où se meuvent tranquillement les corps à la fois gourds et agiles de sept énormes taupes. Leurs mains griffues à six doigts, larges et robustes, et leur groin fouisseur s'affairent, percent, défoncent, déchirent avec une obstination vertueuse. Philippe Quesne donne le spectacle de ce troglodytisme besogneux et ambulante : il y a quelque chose de fascinant à regarder cette procession mystérieuse et occulte, le compagnonnage de ces masses informes qui se heurtent, s'étreignent, s'agrippent, se laissent tomber ou finissent en glissades. Les événements se suivent au fil du hasard, et il s'agit moins d'un récit que d'une succession d'aléas, de sensations et de rencontres, une prolifération de petites histoires possibles. On s'affaire, on travaille, on s'aime, on se nourrit de gigantesques lombrics flasques et caoutchouteux, on rote. Avec des bombes de peinture, on inscrit sa trace

au pochoir, on fait de l'art pariétal. On donne la vie, on meurt, on enterre – en direction du ciel – le cadavre d'une taupe suspendu à une poulie. C'est un monde sens dessus dessous, paisible et inquiétant à la fois. Car l'utaupie de Philippe Quesne est un ténébreux empire, traversé par l'idée de la mort : avant de s'endormir au son berceur et onduleux du thérmine, on a biberonné goulûment de gros bidons de poison.

C'est tout à la fois la caverne de Platon et la grotte du magicien Alcandre, les apparences trompeuses et l'épiphanie miraculeuse.

Bientôt, par un jeu magnifique d'ombres et de lumières, l'agencement spatial s'élargit progressivement et explore en profondeur de nouveaux domaines : un gigantesque tertre recouvert de sacs-poubelles, dont on ne sait s'il s'agit d'un nid pour le petit ou d'un catafalque tumulaire, un horizon indistinct et flamboyant, une grande toile qui se déploie. On projette sur elle, à l'épiscopes, des émulsions multicolores, où marinent d'authentiques vers de terre et où se dessinent les silhouettes grandies des taupes, comme un véritable théâtre d'ombres. C'est tout à la fois la caverne de Platon et la grotte du magicien Al-

candre, les apparences trompeuses et l'épiphanie miraculeuse. On lâche la proie pour l'ombre mais on cherche toujours, dans sa nuit aveugle, un soleil intérieur. Lors de la première, il nous était donné à lire, parmi d'autres citations, ces quelques mots de Deleuze et Guattari dans leur éloge des vieux peuples itinérants de l'Inde : « Percer les montagnes au lieu de les graver, fouiller la terre au lieu de la strier, trouver l'espace au lieu de le tenir lisse, faire de la terre un gruyère. » Dans leur inlassable industrie, les taupes transportent leurs blocs de terre, redéfinissant en permanence leur univers et déployant sans relâche « leur machine de guerre nomade ». Le petit précis d'utopie intérieure se transforme alors en manuel de résistance. Sans aucun doute, rien n'est à soi que l'illusion, le travail, l'art et le néant, mais il faut s'y abandonner totalement, avec ivresse et bonheur : au son de leur petit orchestre, perchés sur des trottinettes électriques, les taupes se livrent à un dernier ballet étrange et féérique. Philippe Quesne revisite ici la grande tradition de l'illusion comique et fait de cette ouverture du Kunstenfestivaldesarts un enchantement pour les spectateurs, séduits par tant de maîtrise et d'originalité.

FOCUS — LA NUIT DES TAUPES

La nouvelle création de Philippe Quesne immerge les spectateurs dans un monde allégorique peuplé de taupes géantes arpentant les sous-sols.

TAUPE QUI ROULE N'AMASSE PAS MOUSSE
— par Marie Sorbier —

« Cet antispectacle étant assez loquace sur son intention exploratoire de la caverne platonicienne, je laisse à cet aspect et m'engouffre à l'aveugle dans d'autres galeries ne gardant de l'allégorie que son image spectrale. »

constate que devant les taupinières, la taupe elle-même ne se laissant voir que morte ou aveuglée, en tout cas jamais au travail.

La taupe est un spectre souterrain au même titre que le fantôme est une taupe aérienne

Symboliquement, le « royaume des taupes » est aussi celui des morts. L'univers de Derrida est hanté de messies et de spectres, de taupes revenantes ou surgissantes, qui répondent à l'attente impatiente d'une apparition. Dans « l'ouverture messianique à ce qui vient », leur venue assouvit une soif de justice et accomplit une promesse d'émancipation. Elle est la manifestation du désormais fameux « messianique sans messianisme ». Comme le roi assassiné qui hante les nuits du royaume de Danemark, la taupe est un esprit, un spectre, une apparition messianique. Marx rapproche également la figure de la taupe et celle du spectre : agissant dans l'ombre, creusant ses terriers avant d'éclater sur la scène de l'altérité, la taupe est un spectre souterrain au même titre que le fantôme est une taupe aérienne. Unissant tous les penseurs à taupes dans son « Essai de taupologie générale », David Bensaid utilise l'animal comme métaphore des résistances souterraines et des irrptions : « Elle (la taupe) fait son trou. Elle

mine et elle sape. Elle prépare la crise qui vient. La taupe est un Messie profane. Le Messie est une taupe, myope et obstinée, comme elle. La crise est une taupinière soudain éclose. » De concert avec Marx, il condense en la taupe l'entité qui, ne se résignant pas à un état de choses donné, creuse et fragilise ce dernier par une activité souterraine accouchant, sur scène au sens physique du terme, d'un événement libérateur. Résistance ! Ce que Philippe Quesne nous donne à observer, c'est l'incarnation visuelle du mundus latin, ce trou circulaire destiné à fonder la cité et où les fondateurs jettent les mottes de terre issues de la patrie afin de faire communiquer les morts avec les vivants. Le mundus est aussi la fosse servant à la fondation du temple et dans lequel se trouvent inhumés les restes de l'oiseau de bon augure ainsi que ceux d'un héros. Les taupes étaient d'ailleurs sacrifiées en l'honneur de Poséïdon, responsable de la stabilité du bâti. Il s'agit donc bien d'une spectralité, de la revenance aussi bien animale qu'humaine. À moins que le public circonspect assiste en fait à une vaste fumisterie, ballet gauche d'acteurs valeureux déguisés en taupes géantes à moitié aveugles qui passent leur temps à trimbaler mousses et structures de bois aux quatre coins du plateau en jouant Jacques Brel au thérmine. Au choix.



© Martin Argyroty

LA NUIT DES TAUPES
CONCEPTION PHILIPPE QUESNE — KAAITHEATER / BRUXELLES

ENTRETIEN

PHILIPPE QUESNE, LA TAUPE POUR GUIDE
— Par Christophe Candoni —

Philippe Quesne figure parmi les rares artistes français à se produire aussi régulièrement sur la scène internationale. Souvent accueilli par la Belgique, devenue une fidèle de son travail, il est invité pour la première fois invité au Kunsten.

et peu sociable, elle se replie et pressent tout. Avec ses capteurs sensoriels, elle renifle, repère, alerte, comme un espion. Elle a ce pouvoir intuitif de présager du danger et d'aller contre. » De quel monde la taupe est-elle l'allégorie ?

« À l'échelle de ce petit pays, il y a un réel intérêt pour la singularité et la diversité des auteurs de spectacles, pour leurs démarches et les différentes formes qu'ils inventent dans toutes les disciplines confondues. » L'artiste plasticien, auteur et metteur en scène se nourrit de la perméabilité des genres et y trouve une réponse probante à la nécessité de revitaliser un paysage théâtral parfois moribond. « Ici, on n'est pas confronté à la pénible question des catégories qui pèsent sur le théâtre français. Un peu comme à Berlin, le public belge est jeune, très mélangé et ouvert. Le Kunsten est emblématique de cela dans la mesure où il a toujours été un endroit curieux du monde. »

Par un habile jeu de correspondances qu'il affectionne, Philippe Quesne commence son spectacle là où il avait laissé le précédent : la taupe figurait déjà dans « Swamp Club », qui relatait la vie d'un centre d'art perdu dans un marécage devant lutter contre sa possible destruction. « J'ai écrit cette pièce pour parler de l'artiste en résidence et en résistance. Je vois dans la taupe une bonne métaphore de cette figure qui doit apprendre à se défendre et à trouver ses voies singulières. Creuser son terrier, chercher son monde et ses excroissances de reproduction de terre et de matériaux comme dans un écosystème... C'est bien la condition de l'artiste aujourd'hui. »

« Welcome to caveland! » s'inscrit dans une grande thématique autour du souterrain, avec la mise en place d'un dispositif gonflable représentant une grotte en plastique noir, « un peu comme le ventre d'une baleine ou le fond d'une caverne minimaliste, une sorte d'abri précaire et néanmoins indispensable ». De nombreux artistes et penseurs l'animent. « Leur univers est habité de présences inhérentes aux cavernes et développe, de manière onirique et plastique, les notions de territoire et d'utopie que j'aime explorer. »

Avec ses acteurs-taupes-musiciens, Quesne veut donner corps à l'organicités et à la réflexivité de la vie animale : « Je pense, comme beaucoup d'artistes, qu'il n'est plus suffisant d'observer le monde via le regard des humains. Une identification humaine n'est pas le seul moyen d'appréhender le monde. L'homme n'a d'ailleurs pas toujours été un guide pertinent, surtout ces derniers temps. Décaler le regard, comme disent l'anthropologue et Bruno Latour, se mettre à la place d'une plante, d'un rocher par exemple ; pourquoi pas d'une taupe... J'ai envie de repartir aux origines. Comme la taupe, je m'engouffre, m'enfouis pour comprendre. Comme dans un purgatoire social et esthétique, la caverne est un endroit de réflexion, de poésie, d'émotion. Il me faut descendre dans les profondeurs pour comprendre d'où on vient et où on va. »

Depuis une dizaine d'années, le fondateur de la compagnie Vivarium Studio et actuel directeur du théâtre Nanterre-Amandiers se fait entomologiste et construit des petits mondes insolites et fragiles. « Mes microcosmes reposent sur une joie de vivre teintée de mélancolie. Ils sont soumis à la menace de la catastrophe, et ils apprennent à dompter cette menace en perdant leur insouciance. » Cette fois, il met en scène la vie des taupes. « C'est un animal extrêmement sensible et solitaire. Aveugle

Parce qu'il faut continuer à rêver d'utopie sur le plateau, Quesne y déploie un grand tableau vivant qui se débarrasse de l'humain pour mieux observer l'humanité.

A Nanterre-Amandiers, saison 16/17

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

1

EN ALERTE

CHORÉGRAPHIE ET DANSE TAOUFIQ IZEDDIOU
LA RAFFINERIE / CHARLEROI DANSES

« Taoufiq Izeddiou transpose en mouvements et en sons la spiritualité, cette attraction du divin qui permet aussi bien l'épanouissement de l'âme que l'explosion de l'être, la sagesse que la violence. »

MORT DE DIEU /
PERMANENCE DE L'HOMME

— par Jean-Christophe Brianchon —

TRANSE SPIRITUELLE

— par Christophe Candoni —

« Que la révolution est vaste. » Cinq mots qui résonnent fort comme la mort mais doux comme l'espoir, quand ils s'inscrivent en lettres blanches sur ce mur noir par l'amas des névroses du siècle. Mais surtout, cinq mots qui résumant à merveille cette pièce d'art et l'histoire de l'Homme, éternellement étouffé par le poids du passé qui l'empêche et toujours occupé par l'immensité contenue dans l'espoir d'un avenir infini. C'est alors en performeur ange de la mort et victime de son temps que Taoufiq Izeddiou arrive sur scène et vacille sur le fil rouge de l'inter-nable questionnement de nos vies ; ou comment vivre pleinement ce monde qui tue, sans participer au massacre, sans se tuer soi-même ? En artiste d'aujourd'hui, il propose deux solutions : l'Art, ou les dieux. Les dieux qui pleuvent et dont les noms descendent du ciel comme autant de gouttes de pluie ou de larmes sur nos joues. C'est beau, mais voilà des siècles qu'on meurt de parler au ciel ! Alors, l'Art comme l'arme féconde qui explose nos bêtises et nos égoïsmes. L'Art comme espace où l'enivrement des siècles apostoliques n'est jamais parvenu à détruire l'intelligence du soi. Eurêka ? Bien sûr que non ! Car quand la guitare électrique rencontre le guembri, ce sont toutes nos différences qui s'entrechoquent, et la mort encore, qui rôde. Alors on fait quoi, maintenant ? On achète des actions chez Peter Thiel en espérant devenir immortel ? Eh bien non. Mort de l'Art... naissance de l'Homme. Car ici, sur la scène de ce bâtiment sordide, symbole de la déchéance d'un monde où même les vendeurs de kebabs font promesse d'au-delà, c'est bien l'Homme que l'artiste présente comme unique issue de secours au malheur qui va. Essoufflé, Taoufiq Izeddiou nous le dit : « Their God comes. My God leaves. » Mais nous, on reste. Et c'est aussi ça, le Théâtre : la mort de Dieu, la permanence de l'Homme.

Sous les coups martelés d'un tambour fracassant, Taoufiq Izeddiou suit une lente marche circulaire puis se livre dans une danse dont le mouvement relève autant du sport de combat que de la transe étourdissante. Seul au centre d'un plateau nu et faiblement éclairé, il propose une performance physiquement secourante. Il bouge, s'agite, avec rage et ferveur, fait balancer et tourner sa tête et son corps jusqu'à chuter au sol de tout son long comme dans une sorte de dépossession de soi qui marie frénésie et décontraction. En réactivant le souvenir d'une cérémonie soufie à laquelle il a assisté étant enfant, l'artiste inscrit sa démarche dans une quête tout autant mnémonique que spirituelle vers les origines. Elle impose aussi l'errance. Le performeur s'apparente à un pèlerin aventurier qui, comme en procession, marche sans discontinuer et répand sur son passage du sable fin évoquant le désert de son pays natal. Exhortation à la révolte révolutionnaire et besoin de transcendance sont traduits basiquement par des sauts répétés, des bras levés vers le ciel et des soupis haletés. Il est accompagné de deux musiciens. L'un, vêtu d'un costume appartenant au folklore méditerranéen, tire les plus chaudes sonorités des trois cordes pincées de son guembri, l'autre, de type urbain mondialisé, use de riffs vaporeux avec sa guitare électrique. Leurs mondes apparemment opposés se rencontrent lorsqu'ils s'échangent leurs instruments de musique. Danseur-chorégraphe marocain et fondateur avec Bouchra Ouizguen (également programmée au festival) d'Anania, la première compagnie de danse contemporaine au Maroc, Taoufiq Izeddiou met en tension la tradition et modernité, Orient et Occident, passé et présent dans une performance hypnotique où certes l'énergie brute et habitée de l'artiste saisit, mais dont la forme et le propos peu élaborés et desservis par une littéralité appuyée ne sont pas pourvus de la même force.

À SA DÉCHARGE

— par Christophe Candoni —

Dans un geste artistique qui s'oppose délibérément à l'ère actuelle du consommable à outrance, où tout se jette, s'oublie, s'efface sans égard, l'objet comme la pensée, Sarah Vanhee a engagé pendant un an entier l'insolite entreprise de garder ses déchets non périssables et de les archiver avec la précieuse aide de Linda Sepp, sa « gestionnaire de déchets ». Au cours de l'interminable installation-performance « Oblivion », le copieux contenu d'une quarantaine de caisses en carton bourrées de paquets d'emballage, de bouteilles en plastique, de papiers multiples... s'expose sur scène sans complexe. La démarche est intéressante et donne lieu à son terme à un impressionnant tableau visuel aux larges dimensions du plateau investi. Imperturbablement, presque au bord de l'autisme, l'artiste réalise son grand déballage dans une forme trop invariante pour être incisive. Elle manipule les objets presque trop minutieusement, chichiteusement, du bout des doigts ; un comble pour

un spectacle dont le cœur du propos est la crasse, le détrit, la merde, de se donner l'air aussi ordonné et propre !

Au cours d'une impossible logorrhée, sa parole devient tout aussi envahissante que l'oppressante matière exposée à l'état brut. La performance prétendument écotoxicoyenne dérape dans un discours péniblement autocentré, dans lequel Sarah Vanhee relate le processus de création de son œuvre et quelques considérations anodines sur sa vie et sa condition d'artiste. Elle s'étale aussi complaisamment sur la consistance de ses déjections ou délivre des énoncés plus dérangeants, comme l'évocation nostalgique de l'époque bénié où les femmes, fourbues par le labeur, glanaient aux champs, ou encore la revendication d'une forme de relativisme béat qui ne distinguerait pas les choses selon leur valeur mais lui permet d'afficher la conscience tranquille de donner sa chance à tout, y compris à un pot de yaourt, et de s'en émouvoir.

Nous voici mis face à un étrange paradoxe : que garder de cette fable justement obnubilée par la conservation ? Pas grand-chose.

2

OBLIVION

CONCEPT ET PERFORMANCE SARAH VANHEE — LA RAFFINERIE / CHARLEROI DANSES

« Imaginez un lieu où vous vous reconnectez avec tout ce que vous aviez jeté, abandonné ou effacé. Les objets, les pensées, les relations dont vous vous étiez défaits et que vous aviez oubliés sont tous de retour. »

VAN DE DINGEN DIE VOORBIJGAAN

— door Wouter Hillaert —

Is het eindbeeld van Oblivion pure esthetiek of ecologische horror? Ruim twee uur lang heeft Sarah Vanhee de scène bedolven onder afval. Hâar afval. Haar afval van één jaar. Het houdt niet op, het komt uit wel vijftig dozen. Yoghurtpotjes, maandverband, petflessen, wafjes, kledingstukken, melkdozen, verpakkingen, bierflesjes, bankrekeningen, plastic zakjes, dvd's, een gsm: stuk voor stuk staan en liggen ze te glimmen, tot een prachtig panorama van een stad bij ondergaande zon. Ze zijn niet uitgestort als een betoog, wel met zorg uitgestald. Als stille getuigen van een heel leven. Als sluijdocumentatie. Oblivion vormt dan ook geen groen manifest, maar meer een eerbetoon aan de dingen. Zodra ons antropocentrisme en ons consumptisme ze heeft verbruikt of opengescheurd, gaan ze steevast de vergetput in. Vanhee daarentegen geeft ze een tweede leven.

Zo blijft ze onder het uitpakken stilstaan bij een lege waterfles. Ze somt er het hele productieproces van op, plus de lange wereldreis onder haar dop. Oblivion herinnert ons aan de mondiale complexiteit achter de dingen, tegen de vergetelheid waarop onze verbruikseconomie draait. 'Was ik consequent geweest, dan had ook de voorstelling een jaar moeten duren', stelt Vanhee. Zo deelt ze wel meer gedachten over zichzelf en de voorstelling. Niet alleen die schijn van zelfgerichtheid, ook haar dramaturgie van accumulatie doet nogal wat publiek voortijdig afhaken. Zo gaat dat: elke radicale performance creëert een soundtrack, van Žižek over olie tot het dagboek van haar eigen stoelgang, is net de kern van wat deze solo zo meerduidig relevant maakt. Oblivion problematiseert de ideologische grens tussen nut en onnut, tussen creatie en excrementen, tussen efficiëntie en ecologie. Wie zich aan die overvloed overgeeft, komt verrijkt buiten. Vanhee doet je de dingen anders bekijken.

REGARDS

4

CLIMAX OF THE NEXT SCENE

CONCEPTION JISUN KIM — LES BRIGITTINES

« L'artiste sud-coréenne Jisun Kim nous plonge dans l'univers des jeux virtuels – ces espaces parallèles qui, comme le théâtre, nous font regarder le monde dans une boîte. Le spectateur suit les aventures de deux avatars dans l'environnement de jeux vidéo. »

VIE ET MORT D'UN PIXEL VOYAGEUR

— par Mathias Daval —

La question du virtuel titille une partie de l'avant-garde du spectacle vivant depuis une vingtaine d'années, avec des résultats scéniques plus ou moins heureux (voir notre tribune p. 10). Jisun Kim explore la question de la violence et de la mort au travers de deux jeux vidéo emblématiques, multijoueurs et basés sur des mondes persistants : « Grand Theft Auto » et « Minecraft ». Tout commence par un dialogue socratique entre un avatar lambda et l'artiste elle-même, incarnés par des Télébubbies sur fond de pixels ultra kitch déclinés sur trois écrans géants. C'est le point de départ d'improbables in game interviews avec des joueurs qu'on imagine être d'indécrottables hikikomori. Violentes et drôles, les séquences agrégées par la Sud-Coréenne parlent d'alcoolisme et de violence virtuelle, de règlements de compte au bazooka aussi bien que d'une marche interminable, où le temps réel se confond

avec le temps virtuel, pour atteindre les confins d'un jeu. C'est qu'on est au cœur d'une révolution ontologique : exit Aristote, la forme et la matière, au profit d'une identité-esprit, d'un cogito numérique qui semble être l'étape d'un long processus de dématérialisation de l'humanité. Car derrière l'illusion digitale, les enjeux sont énormes, ceux de la redéfinition de tous les repères identitaires et des possibilités du vivre-ensemble. La résolution nouvelle de la puissance et de l'impuissance. La performance vidéo de Jisun Kim part vient à rendre ces enjeux spectaculaires, bien que désincarnés. Ils sont portés par un discours cohérent, complexe, et certainement un peu hermétique pour ceux qui observent les mondes virtuels avec l'effacement du néophyte. Mais il est nécessaire que le théâtre s'en empare et fasse résonner nos doutes : que reste-t-il, dans ce long cheminement du moi virtuel, sinon le langage et sa représentation ? Il est certain que, dans ces univers numériques, Je est un autre.

GAME OVER

— par Marie Sorbier —

C'est typiquement pour ce genre d'expérience qu'il faut venir au Kunstenfestivaldesarts, pour penser out of the box. Ne cherchez pas un repère connu, une béquille sur laquelle reposer votre attention, rien ne sera déjà vu ou familier, il s'agit ici d'accepter le voyage dans une autre dimension. Vous voilà immergés dans des réalités parallèles, véritable monde bis avec ses lois, ses défis et rébellions. Gardons seulement en tête que l'inconscient ne fait pas la différence entre le réel et le fantasmé. L'artiste sud-coréenne Jisun Kim nous invite à la suivre – ou plutôt à suivre son avatar, sorte de Xena la guerrière urbaine – au cœur de la virtualité pour interroger les gamers sur leur vie au sein du jeu et leur lien avec le monde réel. Trois grands écrans, parfois eux-mêmes doublés virtuellement, composent cette installation et plongent le public dans l'esthétique si caractéristique des jeux vidéo. Jusque-là,

tout est sous contrôle. Mais grâce à un art du montage consommé, l'artiste ouvre un champ de réflexion abyssal en nous livrant trois choix de vie si différents qu'ils en deviennent poétiques. Le geste artistique prend alors tout son sens, le travail de Jisun Kim comme révélateur. Fascinant de découvrir cet homme et cette femme qui ont décidé de ne plus quitter leur appartement virtuel, passant leur temps soûls et drogués, et de vivre un court instant la façon la plus « lol » de mourir et tente toutes les possibilités offertes par le jeu ; ou bien encore, mon préféré, qui pendant un an (temps réel) marche tout droit en continu pour atteindre enfin la frontière du jeu, le trou noir. Abyssal donc (autant qu'embryonnaire), ce sujet de réflexion, quand on constate que la hiérarchie entre les différentes réalités n'a plus lieu d'être mais qu'il y a désormais des choix et des possibilités d'échappatoire nouveaux.

3

AURORA

CHORÉGRAPHIE ALESSANDRO SCIARRONI
HALLES DE SCHAERBEEK

« Aurora est le troisième temps d'un triptyque signé du chorégraphe italien, qui s'attaque à un sport très rare : le goalball. Sport paralympique, le goalball est réservé aux aveugles ou aux malvoyants sévères. »

READY-MADE SPORTIF

— par Mathias Daval —

TOTAL ECLIPSE OF THE HEART

— door Rick Panegy —

Familier des scénographies hyper-réalistes, Sciarroni pousse ici le ready-made jusqu'à son extrémité radicale. Après la danse bavaroise et le jonglage, « Aurora » se penche sur le goalball, une discipline paralympique peu connue, bien qu'elle existe depuis près de trente ans.

Tout part de la dramaturgie propre au match, son règlement, son cadre (terrain subdivisé en zones), sa temporalité (durée fixe et découpage en deux mi-temps), qui induit que le spectacle ne sera jamais tout à fait deux fois le même. À cette dramaturgie, Sciarroni ajoute une couche socio-psychologique, puisque le travail avec des sportifs-comédiens handicapés (déficients visuels) interroge notre rapport au monde à travers la cinématique et le sensoriel.

Les règles du sport sont muées en une scénographie dans laquelle le metteur en espace invite à partager un jeu sonore et visuel : la lente disparition de la lumière, puis la saturation auditive par une musique de plus en plus forte, qui plonge le spectateur en situation de handicap ; mais aussi, pour ce qui est du second dispositif, les sportifs eux-mêmes : incapables de s'appuyer sur l'écoute des corps de leurs partenaires et de leurs adversaires, et de l'écho des rebonds de la balle, ils se muent en personnages impuissants et pathétiques.

Au final, qu'est-ce que Sciarroni aura donné à voir ? Aura-t-on assisté à un spectacle ou à une rencontre sportive ? L'esthétique propre au goalball, aussi épurée, stylisée et fascinante soit-elle, n'est rien de plus qu'une partition physique comme il en existe dans tous les sports. Mais ces derniers, isolés du gymnase ou du stade, recontextualisés, acquièrent une dimension nouvelle. « Aurora » répond littéralement à l'exhortation de Ionesco : « Il faut aller au théâtre comme on va à un match de football, de boxe, de tennis. Le match nous donne en effet l'idée de ce qu'est le théâtre à l'état pur : antagonismes en présence, oppositions dynamiques, heurts. »

Mocht Goalball het ooit schoppen tot een filmadaptie voor Hollywood, Alessandro Sciarroni was de geschikte kandidaat om die te realiseren! In zijn « Aurora » zetten visueel gehandicapte sporters deze onbegrepen discipline zo op scene dat de voorstelling grootse spektakels als « Invictus », « Moneyball » of « A League of Their Own » waardig is. Even beeld je je in dat Rocky Balboa de scene opkomt, en dat je een immense vlag ziet zweven, trots en eerbiedwaardig, op de toren van de pompeuze overwinningmuziek die het spektakel in-en uitleidt.

Tussenin wordt de dramaturgie tot het uiterste gedreven, wanneer Sciarroni de zintuiglijke ervaring verder poogt te ontwikkelen en het publiek dichter bij de performers brengt. Daarvoor maakt hij handig gebruik van de podiumkunsten (denken we maar aan de jongleurs van « UNTITLED » of aan de Tiroler dans in « FOLK-S »).

« Aurora » is een Goalbal wedstrijd, het veld is het podium, met de toeschouwers aan elke kant. Scheidsrechters en spelers zijn performers, bijna ondanks zichzelf. Net als in een echte wedstrijd ligt de speeltijd vast, maar zijn de acties van de spelers willekeurig. Sciarroni ontcijfert de voorstelling dus niet gewoon, maar manipuleert het lichaam. Met externe processen, soms zelfs storend, verplicht hij de kunstenaar zijn dramatische elementen over te brengen aan het publiek. Eerst dwingt hij het publiek te ervaren wat de blinde spelers voelen, door ze gaandeweg onder te dompelen in absolute duisternis. Daarna brengt ooverdovende muziek de acteurs-sporters in een totale auditieve chaos, waardoor de meest menselijke aspecten achter de ervaren sporters vrijkomen: verwarring, woede, frustratie en breekbaarheid dwingen de deelnemers terug tot de menselijke natuur waartegen zij eerst vochten.

« Aurora » toont (soms ietwat langdradig, toegegeven) met zijn focus op het uithoudingsvermogen van de sporters en hun onthulde menselijkheid, dat er weinig verschil bestaat tussen validen en mindervaliden.

**CABARET CRUSADES :
THE SECRETS OF KARBALA**

Grâce à des marionnettes en verre à la bizarrerie presque gothique et à un sens cinématographique étonnant, le film se révèle plastiquement remarquable. Pourtant, l'extrême précision factuelle et le caractère elliptique du montage rendent le récit difficile pour le spectateur peu familier du Proche-Orient médiéval. Mais ne devrait-on pas voir ici une reprise du geste d'humilité des chroniqueurs de ce temps, s'effaçant pour se faire les greffiers de la mémoire du monde ? Le film semble ainsi saisi par un double mouvement contradictoire : à la fois entreprise de démythification des croisades par la chronique triviale des rapports de force, et geste de perpétuation du mythe rendant, par la fantaisie plastique, le passé à son étrangeté radicale. **A.G.**

**FILM / KUNSTENFESTIVALDESARTS
— LES BRIGITTINES —**

PARABOLES / VU'CUMPRÀ

Younes Baba-Ali évoque la présence de ces travailleurs immigrés à Naples, auxquels on ne prête qu'une attention passagère. Ceux qui vendent des T-shirts « Italia » et autres gadgets pour touristes et ceux qui nettoient les déchets dans les gares. Maintenus en dehors de la société de consommation, ils cherchent pourtant à s'y intégrer, en y participant à la marge. Avec finesse et sobriété, Baba-Ali rend sensible ce paradoxe. Sur une des façades de la galerie Ravenstein, l'artiste a installé vingt paraboles TV, toutes orientées vers La Mecque. Serait-ce vers cet ailleurs-là que, désormais, se dirigent les rêves ? **P.F.**

**EXPOSITION / KUNSTENFESTIVALDESARTS
— GALERIE RAVENSTEIN —**

DAN SAN

Cueilli dès le premier morceau par les crescendos frémissants des cordes de l'Orchestre de Mons, qui accompagne exceptionnellement Dan San ce soir-là, on ne sort pas totalement indemne d'un concert de ces Liégeois tristement méconnus dans l'Hexagone. Autour d'une indie-pop-folk harmonique et savante, mêlant suavité vocale, subtilités rythmiques et ritournelles atmosphériques, le sextet livre avec « Shelter » un deuxième LP envoûtant, produit par Yann Arnaud (Phoenix, Air...). Mention spéciale à l'électrisante ballade « Ocean », qui fournit l'introduction parfaite au set d'Andrew Bird, dont Dan San assure la première partie en ces Nuits Botaniques. **M.D.**

**CONCERT / LES NUITS BOTANIQUE
— CIRQUE ROYAL —**

MITRIDATE, RE DI PONTO

Rarement donné, le premier opera seria de Mozart, « Mitridate, re di Ponto », transposé par Jean-Philippe Clarac et Olivier Deloieu du LAB dans une salle de conseil lors d'un sommet de crise européen couvert avec frénésie par toutes les chaînes d'info, retrouve son acuité politique et humaine et se montre d'une actualité brûlante. Sous la baguette électrisante de Christophe Rousset, l'orchestre est éclatant, tout comme Michael Spyres, virtuose dans le rôle-titre, bien accompagné par la très jeune et convaincante distribution réunie. Les chanteurs font des merveilles en alliant une pyrotechnie vocale et une intensité dramatique sans faille dans une succession d'aria da capo tous plus redoutables et ébouriffants les uns que les autres. La mise en scène plonge dans les arcanes du pouvoir politico-médiatique et trouve toute sa place dans la capitale européenne. **C.C.**

**OPÉRA
— THÉÂTRE ROYAL DE LA MONNAIE —**

EN BREF

BELGIQUE

**VORREI TANTO TORNARE A CASA
ANCORA UNA VOLTA**

Anna Rispoli bood het Kunstenfestival-publiek een schitterende voorstelling voor de Foyer Bruxellois Brigittines - Visitandines. Terwijl de menigte zich verzamelde aan de voorkant van het reusachtige gebouw, lichtte de gevel op door geanimeerde lichten vanuit de appartementen, bijgestaan door de stille aanwezigheid van sommige huurders op hun balkon of achter hun ramen. Zo maakte zij een mozaïek van levende en stralende kleuren midden in een donkere nacht, begeleid door de muziek van de Vuurvogel van Stravinsky. Haar werk overstijgt het anekdotische, manifesteert zich zowel ontroerend als genereus. Door een echte menselijke ontmoeting te tonen, stelt het werk van de Italiaanse kunstenaar ons in staat een nieuwe, aandachtige en frisse blik te werpen op het gewone leven in een gebouw, en op de mensen die er in wonen. **C.C.**

**PERFORMANCE / KUNSTENFESTIVALDESARTS
— FOYER BRUXELLES BRIGITTINES-VISITANDINES —**

ROODKAPJE

Pommerat en zijn sprookjes leken bijna passe, te meer omdat zijn laatste grote productie de tovenaer op de scene verblindde. Maar nu weet hij zich te herpakken door het sprookje meer poëtisch te benaderen. Het gebruik van het licht en de lichamen, gelikt en eenvoudig, brengt de diepte van de emoties prachtig naar voren, en zeker de angst maar ook de liefde voor de kinderen. Hoewel «Chaperon rouge» minder herwerkt is dan bijvoorbeeld «Cendrillon», is de voorstelling zowel esthetisch als intellectueel heel uitdagend en veeleisend. Maar onze kinderen zijn het waard. **M.S.**

**THÉÂTRE
— THÉÂTRE NATIONAL DE
LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE —**

**MAIS DANS LES LIEUX DU PÉRIL
CROÏT AUSSI CE QUI SAUVE**

Tout oublier et vivre l'instant présent. Quitte à se fracasser. Ou quand Nietzsche se met au skate. Parce que dans le péril sportif des genoux qui se brisent et des têtes qui s'éclatent sur nos architectures contemporaines, c'est de la quête d'une vie possible par le refus et l'aujourd'hui que Léa Drouet nous parle. Oui. C'est bien de cela qu'il est question, mais aussi de la fécondité du geste mortifère, qui seul engendre le salut. Alors Hölderlin, bien sûr. Hegel, évidemment. Mais le plus beau, c'est l'inquiétude qui plane, quand le bruit des roues et la chaleur des flammes laissent place à l'implacable troisième temps de la dialectique à l'oeuvre : là où croit ce qui sauve, croit un nouveau danger. **J-C.B.**

**PERFORMANCE / KUNSTENFESTIVALDESARTS
— SKATEPARK DES URSULINES —**

IDOMENEO

À Anvers, David Bösch présente une lecture originale d'« Idomeneo », de Mozart, nourrie de contes, BD et films d'action. Nuages de fumée, monstre en papier, chœur de zombies et ombres vidéo-projetées peuplent cette adaptation. Idomeneo est un guerrier de science-fiction, Idamante un jeune ado en sweat à capuche qui fait l'apprentissage de la guerre et du pouvoir. Ilia rappelle l'Alice de Lewis Carroll, Elettra une reine gothique. Grâce à une direction d'acteurs précise, Bösch obtient des interprètes un engagement corporel et théâtral rare. Les voix de Renata Pokupić, Ana Quintans et Serena Farnocchia sont splendides et émouvantes. Roberto Sacca, solide et puissant, chante Idomeneo. **N.C.**

**OPÉRA
— OPERA VLAANDEREN / ANVERS —**

**ANDRES SERRANO
UNCENSORED PHOTOGRAPHS**

De tentoonstelling heeft een onmiskenbaar historisch belang, aangezien ze de bezoeker een goed beeld geeft van het werk van Andres Serrano. Maar los van dat retrospectieve aspect, helpt deze nieuwe serie over de Brusselse daklozen vooral beter te begrijpen wat er hapert in het werk van de fotograaf. De portretten onthullen door hun voorkomen en hun pose alle chique achter het aangekondigde protest. De pakkende betekenisvolle titel van de tentoonstelling beweert een maatschappelijk geëngageerde kunst voort te brengen, maar helaas blijft zij schatplichtig aan de spectaculaire logica en de publicitaire macht van het kapitaal. **A.G.**

**EXPOSITION
— MUSÉES ROYAUX
DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE —**

10^e édition du festival du CDC Atelier de Paris - Carolyn Carlson

JUNE EVENTS
DANSE | PARIS | CARTOUCHERIE
10^e ÉDITION 3 > 18 JUIN

Katerina Andreou
Anan Atoyama
Mylène Benoit
Aurélien Berland
Carolyn Carlson
DD Dorvillier
Moriah Evans
Laurent Goldring & Marika Rizzi
Frédéric Gravel
ZOO / Thomas Hauert
Chloé Hernandez & Orin Camus
Benoît Lachambre
Fabrice Lambert
Sébastien Laurent
Maud Le Pladec
Dana Michel
Marlène Monteiro Freitas
Radouan Mriziga
Marie Orts
Pierre Pontvianne
Alban Richard
Liz Santoro & Pierre Godard
Elodie Sicard
Kat Válastur

01 417 417 07
WWW.JUNEVENTS.FR

CDC Atelier de Paris | Centre de Développement Chorégraphique | Cartoucherie, Bois de Vincennes | 2 Route du champ de Manœuvres | 75012 Paris

BRUXELLES
29€*
RENVERSANT

THALYS
BIENVENUE CHEZ NOUS

THALYS FÊTE SES 20 ANS

THALYS.COM

Tarif NO-FLEX, en vente jusqu'à 5 jours avant le départ, valable en aller simple en Comfort 2, sur certains trains uniquement et sous réserve de disponibilité. Billet non échangeable et non remboursable.



Réservez vos billets en magasin ou sur **fnac.com**



> Avec l'appli **BILLETTERIE**, votre mobile devient votre billet



> Réservez et imprimez vos billets à domicile même le dimanche !

TRIBUNE

LA SCÈNE EST-ELLE SOLUBLE DANS LE VIRTUEL ?
— Par Mathias Daval —

Autour de deux propositions radicales (« Web of Trust », d'Edit Kaldor, et « Climax of the Next Scene », de Jisun Kim), le Kunstenfestivaldesarts tient à aborder l'expérimental technologique avec un regard ouvert. Effet de mode pour les uns, avenir de la scène pour les autres, le virtuel questionne l'essence même du théâtre.

Dissons immédiatement un malentendu : le mot « virtuel » est, au fil du langage courant, devenu un fourre-tout peu reluisant, synonyme d'illusion, d'imaginaire, d'abstraction et surtout de contraire du réel. C'est oublier que « virtuel » est d'abord le contraire d'« actuel » : lorsqu'on tue un adversaire dans un jeu vidéo, on le tue en puissance. « Le virtuel possède une pleine réalité, en tant que virtuel », dixit Deleuze. Réductrice, donc, l'opposition d'un théâtre comme lieu de la présence et de la matière face au virtuel comme expression de la fuite, repaire d'otaku autistes ou neurasthéniques. Il y a une dizaine d'années, Olivier Py affirmait un peu rapidement que le théâtre est « la revanche du réel sur le virtuel [...] ». Le théâtre, c'est des planches. Je n'aime pas le théâtre technologique. Je n'en vois pas l'intérêt. Le théâtre c'est l'endroit où il y a une main et la parole ». Mais quid de la main et de la parole numériques ?

La réalité virtuelle (tout sauf un oxymore, on l'aura compris) est une simulation informatique interactive et immersive. Elle se décline ici en deux opérations distinctes, propices aux œuvres hybrides : la virtualisation du théâtre et la théâtralisation du virtuel. Le scénographe Mark Reaney le précise : « Une représentation théâtrale et une expérience de réalité virtuelle sont toutes les deux basées sur le temps, n'existent que pendant la durée où les participants humains y sont engagés. Tous les deux se basent sur la création d'un univers fictif conçu pour distraire, informer, éclairer. » The time we share. Impossible donc de comprendre la démarche qui anime la majorité des œuvres scéniques des slash artists sans cette volonté de retour sur la réalité la plus immédiate : une évidence quand on assiste aux œuvres d'Edit Kaldor, qui présente au Kunsten une performance autour d'un nouveau réseau social d'entraide, fondé sur l'expression, par interface numérique interposée, de « besoins » et de « ressources » ; un projet supposément ambitieux – qui souffre pourtant de sa représentation antispectaculaire. Chez Jisun Kim, le

discours s'affine par le ludique et son rapport complexe à la mort et, comme chez Kaldor, à la solitude digitale. Certes, la pollinisation des nouvelles technologies dans le spectacle vivant ne date pas de la naissance de l'Internet. En 1977 déjà, le Satellite Arts Project de la Nasa avait réuni plusieurs artistes éparpillés à travers le monde, établissant une connexion satellite entre deux danseurs séparés par des milliers de kilomètres afin qu'ils puissent être réunis par le biais d'images vidéo mixées en direct : premier espace de performance virtualisée. Quant à une expérience de théâtre proprement numérique, elle remonte à 1993, avec une représentation textuelle de « Hamlet » sur IRC par les Hammet Player ; quelques années plus tard, avec WaitingForGodot.com, inspiré par le théâtre d'Augusto Boal, et surtout avec les travaux de Helen Jamieson et de son collectif Avatar Body Collision.

“
Théâtre techno-pirandellien ?

La plupart des cyberperformances tiennent souvent plus de l'installation que de la performance, même si se multiplient de vastes chantiers scéniques, à l'instar de l'opéra de synthèse de Hatsune Miku porté sur la scène du Châtelet en 2013. Les contraintes techniques et pratiques sont les premiers freins à leur développement (qualité encore faible de la technologie 3D, délais de latence...). Expérimentale, faite de bric et de broc numérique, la réalité augmentée est pour certains l'occasion de se défaire de l'espace sacré de la scène ; non pas de dérouler un récit, mais de créer une zone de jeu où chacun est acteur et spectateur. Elle est la réponse postmoderne au besoin de catharsis : théâtre techno-pirandellien à l'heure de la mondialisation ! L'avenir du théâtre populaire ?

Si l'on en croit la Kabbale ainsi qu'une flopée de traditions ésotériques, le prochain âge de l'humanité sera celui du spirituel : le virtuel n'est-il pas justement une clé de notre préparation à aborder le réel hors des limites de la matière ? Aujourd'hui encore bloqué dans un stade postal et de mise en abyme façon « Hamlet acte III, scène 2 », le théâtre virtuel a le mérite d'interroger les limites de l'intelligence collective. Peut-être est-il cet interstice de réalité immanente dans lequel s'insinue le reflet scintillant d'un autre monde... Ou peut-être seulement une prophétie cyberpunk un peu déprimante.

L'AUTRE REGARD

« EN ALERTE », DE TAOUIF IQZEDDIOU
— Par Baptiste Drapeau —



LE FAUX CHIFFRE

93,7 %

C'est le pourcentage de propositions « post-théâtrales » selon les dossiers de presse du Kunstenfestivaldesarts.

L'HUMEUR

« Brr brr brr brrrrr
brrr brrr brrrrr br
brrr br brrrrr br-r-
brrrrrrrr ? »

— La Taupe —

L'AGENDA DES FESTIVALS

ZOOM

« Une exploration de la manière dont des auteurs, se saisissant de matériaux documentaires, les agencent, les détournent, les transforment en un acte artistique qui tout à la fois questionne le temps présent et nous déplace par sa force poétique. »
Théâtre ouvert (Paris), du 12 au 26 mai

CHANTIERS D'EUROPE

« Un espace de découvertes d'artistes et de compagnies venus de pays peu représentés sur nos plateaux et qui portent un regard singulier sur une Europe passée, présente et à venir. »
Théâtre de la Ville (Paris) et hors-les-murs, du 11 mai au 4 juin

BRUSSELS JAZZ MARATHON

« Plus de 250 concerts live donnés par les meilleurs musiciens mettront le feu à la ville. Depuis 21 ans déjà, le festival attire un public croissant, tant en Belgique qu'à l'étranger. »
Bruxelles, du 20 au 22 mai

LES NUITS DU BEAU TAS

« Ce festival iconoclaste réunit divers organisateurs pour défendre les musiques prospectives et faire avancer la création musicale. Au programme : noise, expérimental, contempo, free impro, electro, rock indie, psychedelic, garage, ambient... »
Bruxelles, jusqu'au 23 mai

—
Twitter #iomicro
@iogazette

PIÈCES COURTES 1-9

C'est le rapport au réel qui interpelle dans la proposition conceptuelle de Maxime Kurvers. Ces neuf pièces courtes confondent le temps présent et celui de la représentation, jouent avec l'espace vide, le public, l'univers sonore, les codes du théâtre et les repères de ceux qui y assistent. Les courts énoncés performatifs (« J'essaie d'avoir une idée » ; « Je décide de voir quelques arbres » ; « J'essaie d'accepter mes émotions »...) et leur proposition de résolution sur scène rythment la performance et meurent avec la puissance de la non-communicabilité des mots de Hölderlin et l'eutoire festif. Disparaître soit, mais sous la boule à facettes. **M.S.**

PERFORMANCE
— THÉÂTRE DE LA COMMUNE —

EN BREF

PARIS

ARAKI

Réduire Araki à un amateur de belles plantes est une erreur. Loin d'être un artiste pour papier glacé, Araki est un photographe du quotidien inspiré par le cinéma, pour preuve cette image au rouge « Empire des sens », qui aura influencé des artistes telles que Nan Goldin ou Sophie Calle. Au fil des salles, il se dévoile : deux séries narrent son amour pour Yoko puis son décès, tandis que la visite se clôt sur l'installation inédite d'un homme au soir de sa vie. Il était temps qu'une institution nationale rende l'hommage qui lui était dû à l'un des plus grands photographes vivants. **A.S.**

EXPOSITION
— MUSÉE GUGENHEIM —

LE VIDE - ESSAI DE CIRQUE

Dès l'arrivée on est prévenu. C'est à un spectacle répétitif qu'on va assister. Aussi répétitif que Sisyphé qui fait rouler son rocher, le regarde descendre, puis recommence. Ici, le rocher s'est métamorphosé en une simple corde qui pend. Ou plutôt des cordes. Et l'artiste commence à grimper. Sauf que la vie vient semer ses embûches sur le chemin de notre Sisyphé de cirque. Les cordes se détachent, dégringolent, cassent. Mais l'objectif reste. Grimper. Quoi qu'il arrive. Quitte à s'accrocher à tout ce qui passe. Y parviendra-t-il ? Cette simple question, qui ne cesse de tendre notre regard vers le ciel, suffit à nous rendre heureux. **H.H.**

CIRQUE
— LE MONFORT THÉÂTRE —

NOUS SOMMES REPUS MAIS PAS REPENTIS (DÉJEUNER CHEZ WITTGENSTEIN)

Des frères et sœurs de parents morts, des livres, un renard philosophe et, par terre, des monticules de vaisselle cassée... Bienvenue dans le « cachot familial » du Moi. Ici, plus rien n'existe car tout est détruit, et rien n'est palpable car tout est en suspension. Une seule certitude, donc : « Nous sommes tous malades », et il serait bien temps de s'attaquer à l'ascension de la montagne du changement, pour s'éloigner du passé qui tue et approcher d'une réalité apaisée. Alors, c'est peut-être l'histoire de Wittgenstein, mais on ne peut s'empêcher de penser à Bergson, pour qui « le changement n'a pas la valeur d'un simple phénomène : il est le réel lui-même ». Et c'est beau. Très beau, même. **J.-C.B.**

THÉÂTRE MUSICAL
— ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE —

UND

Dans « Und », de Howard Barker, présenté aux Abbesses à Paris dans la mise en scène de Jacques Vincy, la cantatrice Natalie Dessay fait des premiers pas flamboyants sur les planches de théâtre. Sous la menace d'imposants pains de glace suspendus qui viendront se fracasser autour d'elle sur le plateau, elle joue immobile, droite et fière, l'attente désespérée d'une femme éperdument seule. La pièce se présente comme une longue et insaisissable divagation verbale qui n'est pas sans rappeler l'univers elliptique et chaotique de Beckett et sur laquelle l'actrice, tout en autorité combative puis désarmée, se révèle époustouflante. **C.C.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DES ABBESSES —

DOM JUAN ET SGANARELLE

Le talentueux Vincent Macaigne réalise, avec les acteurs de la Comédie-Française, un film éclaboussé par la mort, hanté par la douleur de la filiation. « I WANT TO DIE » : ces mots sont tatoués sur le dos de Dom Juan, fils de militaire, jeune homme en état de survie que cerne la caméra sans lui laisser de répit. Ce jeune homme-là pénètre des orgies nocturnes où s'affichent des corps qui s'exhibent, se frottent ; il embobine des femmes d'habitude fidèles qu'il semble baiser pour se prouver que l'amour n'existe pas, lui qui est toujours ramené à son impossibilité d'aimer. Le personnage est enfermé en lui-même, en huis clos, quel que soit l'endroit où le conduit Sganarelle, son alter ego obèse et homosexuel, épris de lui. En un jeu d'une grande subtilité, Sganarelle se révèle le seul humain qui entretienne une relation avec Dom Juan, viscéralement révolté contre notre société et gorgé d'autodestruction. Un homme blessé qui blesse. **S.W.**

FILM
— ARTE —

IO Gazette n°27 — 12.05.2016
La gazette des festivals — www.iogazette.fr
Gratuit, ne peut être vendu.

Editeur : IO — Marie du 3e, 2 rue Eugène Spuler, 75003 Paris — contact@iogazette.fr
L'imprimerie : 73 rue de Fossey, Tremblay-en-France

Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier mariesorbier@iogazette.fr — +33 6 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — +33 6 07 28 00 46
Rédacteur en chef adjoint
Jean-Christophe Brianchon jcbrianchon@iogazette.fr

Conception de la maquette
Gala Collette
Responsable Partenariats / Publicité
India Bouquerel india.bouquerel@iogazette.fr
Retrouvez-nous sur Twitter et Facebook.

Ont contribué à ce numéro
Christophe Candoni, Nicolas Candoni, Baptiste Drapeau (Illus.), Pierre Fort, Floriane Furney, Augustin Guillot, Hélène Hassoun, Wouter Hilbert, Medocq (trad.), Rick Panegy, Cécile Paris, Audrey Santacroce, Sabrina Weisman.
Photo de couverture
© Charles Fréger — AMAHAGE, Ashizawa, Oga, préfecture d'Akita. Avec l'aimable autorisation de l'artiste. / Rencontres photographiques d'Arles 2016.

KAAI THEATER

JAN FABRE/TROUBLEYN

LAILA SOLIMAN

METTE INGVARTSEN

TIAGO RODRIGUES

IVO DIMCHEV

LEMM&BARKEY/NEEDCOMPANY

VERA MANTERO

SEASON 2016-2017 CROSS BORDERS AT THE KAAITHEATER

MEG STUART & TIM ETHELLES

ESZTER SALAMON

SUPERAMAS

BORIS CHARMATZ

ROSAS

FORCED ENTERTAINMENT

More than ever, our upcoming season showcases the very best of the international theatre, performance and dance scene. In Brussels, you could be at the centre of the world.

KRIS VERDONCK/A TWO DOGS COMPANY

TRAJAL HARRELL

RABIH MROUÉ & HITO STEYERL

DANIEL LINEHAN

GINTERSDORFER/KLASSEN

THOMAS BELLINCK

TG STAN

Discover the full season in June!
>> www.kaaitheater.be



KAAITHEATER.BE

